

保羅·莫朗作品中的亞洲印象 - 從旅行的異國

情調到文學的世界主義

廖潤珮 / Liao, Jun-Pei

淡江大學法國語文學系 助理教授

Department of French, Tamkang University, Assistant Professor

【摘要】

保羅·莫朗是二十世紀初期法國文學詮釋現代與世界文化的代表性人物之一。從藝術與歷史角度來看，莫朗的作品見證時代，重讀當時作品並非毫無益處。尤其在上世紀二零年代時，他的作品啟發文學界與其廣大藝術圈朋友的討論也激發大眾對旅遊、美好生活、國外長居與無盡行旅的夢想。莫朗以敏捷快速的敘述與一戰後無憂慮的時代風格創造故事，我們也跟著他以速度奔向世界。

莫朗於一九二五年的環球與亞洲行旅將是他與幾位法國作家相遇或再見的機會，旅行提供其文學創作的資源素材。亞洲之行目的地是前往曼谷，他將於當地就職；旅程中見聞也將賦予《東印度公司》短篇小說合集的靈感。在《二十世紀編年史》合集中，莫朗收錄了以四大洲為背景的小說與短篇故事；其泰國經驗寫成的《活佛》將是合集中代表亞洲的文章。他又於晚年使用家族記憶，在《世紀末》的短篇小說合集中放入描寫八國聯軍北京圍城的故事。本文檢視莫朗亞洲旅行初識的印象及泰國居留生活靈感所帶來的創作，以及多年後面對歐洲式微的隱憂下回顧與書寫變動裡的時代事件中所思考詮釋與世界相遇的亞洲。本文同時透過作品的閱讀爬梳討論莫朗的世界觀思考。

【關鍵字】

莫朗、亞洲、《東印度公司》、《活佛》、《世紀末》

Impressions of Asia in the work of Paul Morand : From the exoticism of travel to the cosmopolitanism of literature

【Abstract】

If we miss travel in this difficult period of pandemic, we need to review and rethink the meaning of travel and we can think about the writings on travel of the last century in the Twenties. One of the first example of modern cosmopolitan in French literature is Paul Morand. From an artistic and historical point of view, his works bear witness to the times, and it is not without merit to reread the works of the time. Especially in the 1920s, his works inspired the public's dreams of travel, a better life, long-term residence abroad and endless travel. The storytelling was created in the style of the era when it was agile, fast and carefree, and we ran to the world with speed. He went to Asia in 1925, the experience allowed him to meet and talk with several French writers and provided him with literary resources. The Asian trip continued to Bangkok, he was going there to take up his job, but travel stories will also provide inspiration for the short story collection of *East India and Company*. In the *20th Century Chronicle* collection, Morand collected novels and short stories from four continents; *Living Buddha* was written from his experience in Thailand, which was the representative writing of Asia in the collection. In his later years, he used family memories to include stories describing the siege of Beijing by the Eight-Power Allied Forces in the collection of short stories *End of the Century*. This article will discuss some impressions of Asia that he invents with writing during a changing world and his anxiety for Europe. We try to understand also his cosmopolitanism.

【Key words】

Paul Morand, impression of Asia, *East India and company*, *Living Buddha*, *End of Century*

Impressions d'Asie dans l'œuvre de Paul Morand - De l'exotisme du voyage au cosmopolitisme littéraire

Les occasions de voyage se sont raréfiées en période de la pandémie. Il nous semble intéressant de nous pencher sur des récits de voyage au début du XXe siècle et de réfléchir de nouveau au sens du voyage. Paul Morand, diplomate et homme cosmopolite, nous a laissé des récits datant des années folles et il est un des premiers exemples de voyageurs de la vie moderne. Le grand voyage autour du monde qu'il a effectué le conduit en Extrême-Orient et formera la substance de textes où il met en scène des récits en partie fantastiques inspirés des réalités rencontrées ou des légendes. Témoin de son temps du point de vue artistique et historique, il n'est pas sans intérêt de relire ses ouvrages de l'époque qui font rêver au grand public une vie excitante, des séjours étrangers, des voyages interminables. Son écriture nous aide à revivre la vie insouciant entre les deux guerres. Notre travail n'est pas de rediscuter ici son passé politique mais de nous appuyer sur le style littéraire singulier de cet orfèvre de la langue française.

Paul Morand s'est rendu en Asie en 1925, l'expérience va lui permettre de rencontrer ses confrères écrivains et lui fournir des ressources d'inspiration. Le trajet lui donnera occasion pour développer des nouvelles dans *East India and company*, le voyage asiatique continue vers le Siam (Bangkok), il s'y rend pour prendre sa fonction. Il commence à écrire *Bouddha vivant* en 1925 à Bangkok et termine en 1927 en France. Dans sa vieillesse, il reprend le souvenir pour présenter le siège de Pékin de 1900 dans *Fleur-du-ciel* en 1954. Ces récits sur l'Asie font l'objet principal de notre travail. L'étude essaie de repérer quelques impressions

d'Asie forgées par Paul Morand dans un monde bouillonnant. On étudiera d'abord les premières impressions teintées de l'exotisme alors à la mode dans ses nouvelles dans *East India and company* (1926). Il faut entrer dans le monde de *Bouddha vivant* (1927) ensuite pour comprendre son interprétation du choc culturel, son approfondissement du regard et sa réflexion avec l'effet miroir sur l'Occident. Avec *Fleur-du-Ciel* (1956), on essaie de comprendre sa révélation personnelle de l'agonie de la Belle Epoque au travers du récit du siège de Pékin. Avant de conclure, on tente d'analyser son cosmopolitisme littéraire non-engagé et cynique. On examinera en particulier à travers ces récits la façon dont Morand essaie de penser sur la rencontre Orient-Occident : le diplomate fait-il autre chose que de reprendre des clichés occidentaux sur l'Orient ou essaie-t-il de démystifier ces clichés ?

Introduction

De l'enfance à 1925, le père de Paul Morand, Eugène Morand et directeur de l'Ecole supérieure des arts décoratifs, lui donne déjà la chance d'entrer dans un cercle prestigieux, Paul Morand fréquente des artistes comme Mallarmé ou Rodin, il connaît depuis très jeunes âges le milieu créatif. Sa mère, amie de la famille Lalique, lui fait rencontrer également Giraudoux ; ce dernier devient ensuite son précepteur. Reçu le premier au concours du Quai d'Orsay, il entre ensuite dans la classe élite de Philippe Berthelot des Affaires étrangères, il a pour camarade Saint-John Perse, il lie l'amitié avec des écrivains et rencontre Jean Cocteau et Marcel Proust. La carrière diplomatique de Paul Morand est parallèle à sa carrière littéraire, tout comme son aîné Paul Claudel. Il était attaché de l'ambassade à Londres pendant que Claudel était connu avec *Connaissance de l'Est* et quand Saint-John Perse était aussi sur le

point de partir en Chine à son tour. Proust, Colette, Cocteau et Radiguet sont des amis proches de Morand, la couturière Chanel et la pianiste mécène Misa Sert font partie de sa fréquentation, sa future femme Hélène est une riche roumaine d'origine grecque ; il connaît tout un monde artistique et mondain de la bourgeoisie européenne. Quant au domaine de la musique et de la danse, il y a aussi Milhaud et Stravinski. Le jazz est à la mode aussi. Joséphine Baker, effigie de l'époque, lui inspire plus tard pour créer le personnage d'une nouvelle. Pendant les années folles, Paris est une fête et avec la furieuse passion en route du voyage ; tout ceci, Paul Morand y participe, car le diplomate se veut surtout globe-trotter. D'un style rapide, des histoires s'inventent et s'envolent sans souci, on court au monde en vitesse avec lui.

1925 : l'année des premières rencontres et expériences en Asie

L'année 1925 est une année spéciale pour Paul Morand, il a déjà publié *L'Europe galante* et a bénéficié d'un congé du Quai d'Orsay. Il se rend en Asie pour prendre sa fonction diplomatique car il obtient des Affaires étrangères un poste pour la gérance de la Légation de France à Bangkok. Le 11 juin, il reçoit son passeport diplomatique, paraphé par Alexis Léger, Saint-John Perse qu'il connaît depuis longtemps est une figure parmi d'autres, comme Claudel, qui lui donne envie de voyage en Extrême-Orient. Il décide de passer par les Etats-Unis et de faire à ses frais un tour du monde pour rejoindre Bangkok. Le 21 juillet, il est à Nikko au Japon et séjourne quelques jours chez Claudel à Chuzenji. Il fait aussi un bref passage en Chine continentale (Pékin et Shanghai). Le voyage de Morand en Chine occupe peut-être une place mineure dans son tour du monde, mais ce passage en Extrême-Orient était nécessaire pour lui car c'est en rapport avec toutes ses rencontres

au Quai d'Orsay. Morand était très lié avec Saint-John Perse, ils sont tous les deux protégés de Berthelot à l'époque comme Claudel. C'est grâce à Berthelot que Paul Morand a pu rencontrer Claudel en 1916. Il revoit Claudel en 1925 pendant le voyage. Il ne faut pas oublier Malraux, le futur ministre de la Culture de Gaulle. Malraux était encore aventurier en 1925 quand Morand l'a rencontré à Saigon au Vietnam. Il accueille Claudel plus tard à son tour, en mars 1927 à San Francisco (où est la dernière étape du prince Jâli dans *Bouddha vivant*) ; Claudel devrait à son tour rejoindre son nouveau poste d'ambassadeur de France à Washington. Les dialogues de toutes ces rencontres enrichissent certainement les récits de Paul Morand.

L'année 1925 marque aussi un nouveau tournant dans l'Histoire chinoise. La mort de Sun Yat-Sen en mars provoqua les hostilités entre les nationalistes regroupés autour de Chiang Kaï-Chek et les communistes, membres intermittents nationalistes. Le 30 mai 1925 éclata un mouvement anti-anglais qui fut suivi par une grève générale en juin et juillet, paralysant les ports et le trafic maritime. Les dissensions entre les communistes et les nationalistes furent très marquées par la grève insurrectionnelle de Canton. Pendant son tour du monde, Morand a évité Canton, mais il a pu sentir la tension durant son passage de Shanghai à Hong Kong où il se trouva bloqué par la grève et bousculé par de nombreux réfugiés fuyant les violences du désordre, mais ce voyage l'inspire des intrigues dans les nouvelles exotiques et fantastiques dans *East India and company*. Le tour du monde et particulièrement ce trajet asiatique lui fournit le cadre des aventures et de fantaisie tout à fait dans l'esprit du temps. Le recueil rassemble douze nouvelles surprenantes sur l'Asie, l'Océanie et l'Extrême-Orient, on pourrait au moins signaler cinq parmi douze qui puissent intéresser à notre

étude : *Chu-Ti de Canton, Histoire de revenants, Fantômes chinois, Archie Spencer, Le Cheval de Gengis Khan.*

I. *East India and company* : Premières impressions teintées de l'exotisme alors à la mode

Inédites en français, les nouvelles dans *East India and company* sont écrites directement en anglais, publiées d'abord dans *Vanity Fair* en 1926 et sont rassemblées ensuite dans le recueil *East India and Company* à New York en 1927 par l'éditeur américain Boni. Il venait de terminer un premier tour du monde dont chaque texte présente une étape. On y trouve un chasseur de fauves échappé d'une bizarre aventure à Saïgon, un savant écossais dans la vie tahitiennes, un missionnaire en Chine cerné par des soldats fantômes ou un dieu vivant trouvé dans un archipel mélanésien, c'est un extravagant voyage dans l'Asie des années vingt que nous livre ici Paul Morand, le chevalier de la nouvelle de l'époque nous livre ses premiers aperçus exotique dans ces récits fantastiques du voyage. La nouvelle politico-policière intitulée *Chu-Ti de Canton* a pour toile de fond son passage à Hong Kong. Dans cette nouvelle, un Français en mission diplomatique tombe amoureux de la maîtresse d'un général, alors que l'objet de sa passion n'est qu'un homme travesti du parti communiste ; il s'est trouvé mêlé à un plan d'action des communistes chinois en Europe. A propos, Malraux écrira aussi plus tard de nouveaux héros révolutionnaires en s'inspirant du mouvement des grévistes de Canton.

D'autres nouvelles *Histoire de revenants* (dont le titre en anglais est *A chinese ghost story*) et *Fantômes chinois* (titre anglais : *Chinese phantoms*) reprennent le thème emprunté à *Folklore populaire chinois*, l'anthologie de contes populaires chinois réunis, traduits et publiés en 1909 par le père Léon Wieger. Dans *Histoire*

de revenants, c'est l'histoire d'un missionnaire franciscain qui s'est trouvé dans le voisinage d'une contrée de fossés et de ravins où il a dormi à la belle étoile en croyant être arrivé la veille dans une auberge. Il a vu une résurrection extraordinaire du fantôme du Général chinois Hiang-Tsi du temps des Han (aux environs de l'an 200 avant notre ère). Dans *Fantômes chinois*, il raconte un épisode sur un acteur et sa troupe qui reçoivent la commande pour jouer en silence dans une maison de Shanghai. Mais dès l'entrée d'un acteur, accompagné d'un assourdissant fracas de tambours et de cymbales, la terre semble s'ouvrir sous leurs pieds et ils se retrouvent seuls, au milieu de fourrés, devant une tombe. Morand développe ici les stéréotypes extravagants des pays imaginés par l'Europe. Le narrateur des nouvelles possède un style à la manière des contes cruels de Villiers de l'Isle-Adam et manifeste clairement le cynisme et la déception de Morand lors de son voyage en Chine ; la Chine matérielle est pour lui dorénavant un pays sceptique, rationnel et incrédule, une pierre dure qu'aucun esprit de foi ne saurait attendrir :

« Si les Européens stériles, au cœur desséché, se tournent vers l'Asie pour une révolution, qu'ils lorgnent du côté de l'Inde mystérieuse mais surtout pas vers la Chine. Il n'y a rien en Chine qui puisse alimenter la croyance en des pouvoirs surnaturels ou en un au-delà »¹

La rencontre avec un prêtre dans le texte, le Père V, certainement créé à l'image du Père Wieger, apporte un autre aspect de la vision. Le Père dans la nouvelle veut voir dans l'Asie le subconscient du monde, le lieu où les rêves règnent sans partage. Missionnaire, il n'est pas moins fasciné par les phénomènes

¹ Paul Morand, *Nouvelles complètes*, tomes I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1992, p. 802.

suraturels chinois, et il va jusqu'à dire au narrateur qu'il adore les spectres chinois :

« car ils sont, dans l'ensemble, inoffensifs et plus comiques que terrifiants et la Chine, où nul trépas n'est jamais voué à l'oubli, nul ossement livré à l'abandon, est un vrai paradis pour les fantômes »²

La révolution industrielle et le progrès technique font que la religion perd ses croyants en Europe, les philosophes sont aussi curieux pour la découverte du mystère religieux envers l'Orient où la croyance semble permanente et encore possible pour une renaissance. En réalité, Morand se sent appartenir à une génération indifférente qui ne croit plus en rien, pas plus aux fantômes qu'à autre chose. Quelquefois, c'est beaucoup plus pour ricaner et démentir une utopie paradisiaque que pour créer un monde fabuleux qu'il s'inscrit dans le sillage de la tradition du conte extravagant, en *Candide* voltairien, cynique et moderne, mais non naïf. Néanmoins, il réussit en même temps à inventer d'un seul trait un espace inouï existant encore aux confins du monde.

Dans *Archie Spencer*, il raconte une histoire ironique dont le personnage est inspiré pendant sa traversée en bateau de Hongkong à Singapour de sa rencontre avec un voyageur américain, courtier de chasseur de fauve. Dans cette nouvelle sur la mésaventure d'un marchand d'animaux sauvages, Archie Spencer a rencontré la misérable épouse étrangère, Floral O'Dell, d'un Chinois nommé Ah-Tchou à Saïgon. Cette occidentale est enfermée par son mari au milieu des animaux. Elle suppliait Archie Spencer de l'arracher au « péril jaune », son mariage avec un Chinois. Sur fond de ses

² *Ibid*, p. 803.

souvenirs personnels, Morand saisit les couleurs farfelues d'un exotisme en créant un mari chinois, Ah-Tchou et une épouse occidentale, Floral O'Dell. Il a inventé un mari chinois terrifiant et sauvage à l'image des personnages féroces dans les contes chinois traduits. Sa nouvelle est en réalité une critique assez sévère et négative envers des Chinois au sujet des mariages mixtes :

« Un Chinois a l'air tout à fait acceptable quand on le rencontre hors de Chine ; on pourrait même croire qu'il est comme tout le monde. Mais dès qu'on pénètre vraiment chez lui, on comprend à qui on a affaire : à un sauvage, à une brute ! »³

Morand s'est marié en 1927 avec la princesse Soutzo, née Hélène Chrisoveloni, fille et sœur de banquiers grecs richissimes et ex-épouse d'un hospodar roumain. Elle fait partie d'une société mondaine bercée du snobisme qui offre souvent le cadre de nouvelles à l'auteur. L'étrangeté et le salut miraculeux de ce chasseur d'animaux sauvages se manifestent dans la nouvelle quand il a entrepris de sauver Flora encerclée par les fauves ; il a pu dresser ces animaux acquis dans un cirque et échapper ainsi au danger. L'auteur nous laisse une impression forte par sa fantaisie dans la création d'un cadre inhabituel et un dénouement humoristique sur des animaux dressés. Paul Morand, par un éloignement profond et une distance détachée, a ainsi pu créer dans la froideur des personnages vivants.

L'étrangeté est développée dans *Le Cheval de Gengis Khan* à l'aide d'un objet magique qui fait penser à la sorcellerie chamane. La Mongolie mystérieuse laisse dans cette nouvelle son empreinte à

³ Paul Morand, *East India and Company*, Arléa, Paris, 1987, pp. 32-33.

l'évasion d'un voyageur parisien : un crâne de cheval ramassé dans le voyage semble posséder une puissance maléfique et finit par tuer quelqu'un. Cette nouvelle est dans la continuité et l'atmosphère surnaturelle des contes chinois d'*Histoires de revenants* et de *Fantômes chinois* du recueil. L'intensité provient de la couleur mystérieuse de la magie, des superstitions orientales et de la référence de la légende du héros nomade Gengis Khan, conquérant d'un vaste empire du nord de la Chine aux confins occidentaux de la Perse. La légende veut que le cheval du héros possédait une puissance divine, car le maître de Gengis Khan, c'était son cheval. Selon le mythe et à la mort du cavalier nomade, on n'enterra pas son corps selon la coutume nomade, mais qu'on le laissa dans une tente, étendu dans l'espace où le vent de sable du désert viendrait accomplir l'enterrement solennel du ciel. Le personnage principal ayant cru trouver le crâne du cheval de Gengis Khan ne pourrait plus s'en séparer. L'arrivée de son escorte semble ajouter le mystère car il le trouva prostrée à terre. La vue du crâne avait rempli ces hommes d'une terreur⁴. Morand a emprunté le nom de son personnage à son cousin par alliance Eirik Labonne, mais il nous semble que le voyage de son ami Saint-John Perse dans le désert de Gobi a une place considérable dans la transformation. Certes, la route de la soie et la Mongolie sont toujours des défis attirants pour les grands voyageurs, le voyage d'Alexandra David-Neel au Tibet en 1924 a fait envier aussi plus d'un Européen, mais un épisode du voyage de Saint-John Perse dans le désert de Gobi est identique et correspond presque trait pour trait à cette nouvelle. Saint-John Perse a pour le cheval une passion depuis que ses parents lui en ont offert un pour l'anniversaire de ses huit ans, le hasard veut aussi qu'il a trouvé un crâne de cheval dans le désert de Gobi. La source de cette nouvelle de Morand vient très probablement de l'expérience vécue

⁴ Paul Morand, *East India and Company*, Arléa, Paris, 1987, p. 92.

par Saint-John Perse. Lorand Gaspar en décrivant l'expédition de Saint-John Perse dans « Qui fut cet homme et quelle fut sa demeure »⁵ nous permet d'identifier cet épisode. On retrouve également l'écho de ce voyage dans *Anabase*⁶ de Saint-John Perse.

L'originalité de Morand est d'inventer un crâne de cheval magique avec le mystère du lointain, cet objet magique est aussi maléfique comme le prédit un prêtre mi-docteur, mi-sorcier dans le texte. Ce crâne de cheval trouvé dans le désert semble destiné à une vie vagabonde, car le crâne provoque des accidents malheureux depuis son retour à Paris. Le dénouement qui nous entraîne vers une rêverie infinie est une surprise pleine d'imagination : le crâne magique jeté dans la Seine flotte avec le courant, le cheval de Gengis Khan des steppes mongoles avait repris sa route de voyage, avec dans sa bouche le saveur du sel, un goût semblable au souvenir du grand désert mongol, autrefois une mer. Pour Morand, les Chinois sont sceptiques et indifférents, les Mongols sont le peuple d'un pays où triomphaient la magie et toutes sortes de pratiques démoniaques, ils sont tous superstitieux et sauvages ; le cadre étranger est idéal pour mettre en scène ses nouvelles extravagantes. Il récalme la liberté et le droit du créateur sur ses personnages, car on met dans les histoires ce que l'on imagine, rêve et souhaite être ; les livres pourraient ainsi être des désirs réfoûlés, des actes manqués. Le héros synthétique et fabuleux n'est qu'un masque de l'auteur. En tout cas, le globe-trotter permanent et le voyageur solitaire est sans état d'âme quand il ridiculise ses propres personnages, réaliste même s'il crée un monde imaginaire. Dans une

⁵ Lorand Gaspar, « Qui fut cet homme et quelle fut sa demeure » in *Europe*, n° 799-800, nov.-déc. 1995, numéro spécial : « Saint-John Perse », pp. 6-15.

⁶ Saint-John Perse, *Eloges*, suivi de *La Gloire des Rois*, *Anabase*, *Exil*, Gallimard, coll. Poésie, 1994, p. 114.

biographie récente, Pauline Dreyfus⁷ a retracé pour nous les étapes rapides de ce voyage de tour du monde vers Siam, actuelle Thaïlande. Et c'est surtout dans *Bouddha vivant* que Paul Morand va développer de cette expérience les chocs des cultures et ses réflexions sur la rencontre entre l'Occident et l'Orient.

II. *Bouddha vivant* : Approfondissement du regard et effet miroir sur l'Occident

Rappelons que l'année précédente, en 1924, Claudel publie *Soulier de satin* pour régler son compte douloureux de l'amour et son aventure en Chine, Saint-John Perse quant à lui sort le poème *Amitié du prince*, une transformation aussi de son passé chinois. En 1925, Morand reçoit le passeport de la main de Saint-John Perse, il rencontre Claudel au Japon dans son tour du monde. En septembre 1925, Morand arrive au Siam, actuelle Thaïlande. Il va commencer à travailler sur *Bouddha vivant*, mais le livre sera terminé après son retour en France et après son mariage, en janvier 1927. En octobre 1925, souffrant d'une dysenterie contractée en cours de voyage, il demande son départ de Bangkok pour raison de santé. Il gagnera le Cambodge, puis Saigon au Vietnam où il sera hospitalisé au début de novembre. Pendant cette période, il reçoit la visite d'André Malraux, déjà en Indochine depuis 1923. En une seule année, Paul Morand a rencontré les trois Français les plus asiatiques de l'époque. *La Tentation de l'Occident* de Malraux paraît en 1926, l'année après son retour en France et la rencontre avec Paul Morand. À son tour, Morand devrait comme d'autres avant lui laisser une marque et une réflexion sur la rencontre entre l'Occident et l'Orient. *Bouddha vivant* est le compte rendu de Morand après son aventure asiatique, ce livre est aussi le cheval de bataille pour l'auteur. En janvier 1927,

⁷ Pauline Dreyfus, *Paul Morand*, coll. NRF Biographies, Gallimard, Paris, 2020, pp. 126-131.

il s'est marié, en mars, il reçoit cette fois à San Francisco la visite de Claudel en route vers son poste d'ambassadeur à Washington. San Francisco est aussi la dernière étape du prince asiatique avant son retour dans *Bouddha vivant*. En avril, Morand termine l'écriture du livre en France. Cette même année, toujours en 1927, *East India and company* est publié à New York.

Plus tard, quand il regroupe les textes sur les quatre continents en un seul volume dans *Chronique du XXe siècle, Bouddha vivant*, fruit du séjour de Bangkok, est la partie choisie pour représenter l'Asie. *Bouddha vivant* sera repris dans ce volume où il fait voyager ses lecteurs en séjour du tour du monde, en Europe galante, en Asie bouddhique, en Afrique de la magie noire et en Amérique, « championne » du nouveau mode d'emploi du siècle. En modernité et en mondanité, il démystifie la légende du lointain exotique tout en préservant une part de merveilleux possible. Son attitude hautaine peut nous déplaire, mais on admire, bon gré et mal gré, sa création sous le signe de la légèreté. Dans *Bouddha vivant*, il propose une interprétation et une révélation moderne de la légende de Bouddha au XXe siècle. L'histoire décrit l'aventure d'un prince asiatique dans sa recherche de la connaissance en Occident. Le prince héritier Jâli du petit royaume Karastra est attiré par l'Occident. Guidé par Renaud d'Ecouen, un Français en Asie qui lui sert de chauffeur et de chambellan, mais aussi ami ayant la même passion des voitures de vitesse. Pour découvrir l'Occident, le prince fuit la famille royale, il explore Marseille et Londres ; il étudie à Cambridge, part ensuite pour Paris, New York et San Francisco. La découverte d'un monde brillant et cruel est pour lui l'outil surpris d'une révélation de soi. Dans ce parcours en Occident, avec un regard asiatique, c'est une sorte de *Lettres persanes* de Montesquieu au XXe siècle au goût du jour et d'un rythme animé des années folles

que Morand nous livre ici. C'est aussi loin du pays quand Jâli reprend le texte classique du Bouddhisme. Il commence à se référencier sa vie à l'exemple du Bouddha. Renaud mort à l'hôpital fait que Jâli perd son fils conducteur en Occident ; il doit désormais vivre sa propre aventure dans les villes européennes. Déçu par Londres, il débarque en France. A Paris, près de Saint-Cloud, il vit avec la femme aimée Rosemary, une Américaine bourgeoise dans la forêt. Après le départ de cette dernière en Amérique, Jâli quitte Paris de nouveau pour retrouver Rosemary. Une fois arrivé à New York, Jâli a compris l'obstacle et la différence culturelle entre eux et surtout le mépris de la société newyorkaise pour la race de couleur. La déception est totale dans son chemin de connaissance en Occident, Jâli ne pense qu'à retourner en Asie. En arrivant en Californie, il a rencontré un horloger chinois dans le quartier chinois. Il apprend auprès du vieillard le métier et l'essence humble de la sagesse. Le roi Indre II meurt, Jâli rentre dans son royaume pour régner comme Roi Indra III. Il trouve la sérénité dans sa propre illumination après avoir fait son voyage d'initiation de la vie en Occident. L'histoire chemine dans la réflexion sur le rapport entre l'Occident et l'Orient à l'ère nouvelle dans les années entre-deux-guerres.

La version moderne du *Bouddha vivant*, le réveil du prince Jâli de Morand est une perception pour montrer que l'Occident n'adapte pas dans l'essence la pensée orientale ; son espoir et son amour comptant sur l'Occident ne sont qu'un rêve désabusé ; le récit est sous le signe d'échec dans la rencontre entre l'Occident et l'Orient. A travers ses deux personnages, le prince Jâli et son ami Renaud, un noble français en Asie, Paul Morand évoque une sorte de l'Exotisme en double faces. Il y a dans l'Exotisme un certain dégoût pour ce qu'on est et qui donne le désir vers l'Autre inconnu, mais il

ne manque pas aussi dans ce genre de rêverie la déception après le contact avec la réalité. Renaud est celui qui préfère voir l'autre monde restant inchangeable parce que le sien est déjà changé trop vite jusqu'à disparaître. Avec son mépris pour l'Occident, il a vite l'horreur de l'Orient transformé :

« Nous reprocher de n'être pas des Jaunes, c'était idiot. Il fallait être Keyserling, qui du reste vit sur un voyage d'avant-guerre, pour en arriver là ; d'ailleurs les Allemands sont suspects qui aiment mieux crier que l'Occident se meurt que d'avouer qu'ils n'ont pas réussi à passer sous l'Arc de Tromphe. Déjà l'Inde de Kipling, la Chine de Claudel avaient été rejondre la Perse de Montesquieu et le Grand Mogol de Marco Polo. Ce que Renaud rencontre en Asie, ce furent des raisons de moins détester l'Europe. En réalité, s'il y a un moment où l'Asie se trouvait vis-à-vis de l'Europe fortement débitrice, c'était bien aujourd'hui. »⁸

Il est intéressant de noter que la légende est tout à fait dans son cadre oriental chez Victor Segalen et Hermann Hesse, alors que la version de Morand comporte un choc des cultures. Il est important d'approfondir la rencontre et le voyage vers l'Autre de Jâli et de Renaud dans *Le Bouddha vivant* de Morand. Par là, l'auteur introduit son analyse dans la rencontre entre l'Occident et l'Orient. Le regard de Renaud est représentatif d'un Occidental qui cherche à l'Orient un paradis perdu, et qui rêve de retrouver des « bons sauvages ». La contrée de l'Asie Sud ou précisément le royaume Karastra est créé par Morand comme une utopie, un paradis sur terre : les moeurs des habitants dans cette région étaient fluides, tolérantes comme l'eau ;

⁸ Paul Morand, *Chronique du XXe siècle*, Paris : Grasset et Fasquelle, 1980, P. 122.

une population flottante dont la vie sur l'eau comme un paradis vivant sur le fleuve, ayant une barque comme domicile et échappant ainsi à tout recensement. Le royaume Karastra est bien sûr créé sous le signe de Siam, actuelle Thaïlande, mais aussi un peu de Cambodge.

« Mystère de l'âme, détente du corps dans un bain de vie collective, contacts avec l'absolu calme nécessaire à un jeune esprit trop tôt parvenu au dernier degré de l'acidité, leçons de sagesse et de dignité, fuite dans un nouveau Moyen Age, tout ce que Renaud était venu chercher - et jusque- là vainement - en Asie, il le trouva, par une surprise du sort, au royaume de Karastra... Renaud eût quitté la Méditerranée avec ses dieux anthropomorphes, longé l'Égypte où les divinités à corps d'homme ont déjà des têtes d'animaux, pour arriver enfin à ces régions extravagantes où tout ce qui est humain a disparu et où triomphe, derrière des idoles entièrement bestiales, l'invisible.»⁹

Jâli symbolise en effet les Asiatiques fascinés par le progrès et la science en Occident. Autant que l'Orient est exotique pour l'Occident, autant que l'Occident représente la force nouvelle dans l'ère moderne pour l'Orient. Bien protégé comme prince oriental, il pouvait avoir des désirs brusques, des satisfactions fourdoyantes et l'amour assouvi facilement. Le prince acquit beaucoup de connaissances même après avoir été enseigné. Mais le réel doit être vécu, surtout qu'il a rencontré Renaud qui a déjà fait l'expérience de son côté. Alors, il ne rêve plus, il pense et réfléchit à partir, car l'Europe excite son imagination. Comme chaque jeune Oriental qui apprend à vivre mieux, l'Europe et l'Amérique sont considérés

⁹ *Ibid*, p. 123.

comme exemples et réponses à l'époque. Il cherche s'expérimenter à l'extérieur. Mais, c'est l'illusion et surtout la déception après une expérience vécue chez l'Autre, pour Jâli autant pour Renaud ; la conclusion de Morand condamne une Europe livrée aux vices et à la vie moderne de vitesse. Un passage traduit cette rencontre passionnante au début :

« Loin de chercher à s'opposer comme des antithèses romantiques, fils d'un siècle qui, s'il complique les relations entre les peuples, simplifie celles entre les individus, ils procédèrent par égalités, par échanges. Chacun renonça spontanément à avoir barre sur l'autre, à utiliser les supériorités que la nature lui avait données. Desservis d'abord par des façons de penser opposées, trahis par les mots, l'un habitué à l'indéfini, aux symboles, au ritualisme, l'autre tout précision, défiance, sécheresse et analyse, ils semblaient ne jamais devoir se rencontrer. »¹⁰

Jâli et Renaud sont deux images de deux cultures, et leur essence, la patience et la vitesse : pour le père de Jâli les rois et les nobles doivent donner l'exemple de la sagesse et agir lentement ; Celui qui court perd la face, être pressé n'est pas une action digne. Renaud lui apprend au contraire qu'on enseigne aux Européens ce qui réussit, donc la sagesse est plus une invention orientale. Comme le prince s'éprend pour la course de voiture au volant, Renaud dit en riant que c'est pourquoi l'Orient n'est plus sage et la patience asiatique est finie. La vitesse dévorera après tout le Monde comme elle a dévoré l'Occident. Pour Renaud ou plutôt pour Morand, tout se heurte en Occident, c'est cette course de vitesse qui détruit l'Occident et ensuite envahit l'Orient :

¹⁰ *Ibid*, p. 126.

« D'ailleurs fussions - nous comblé que nous ne serions pas satisfaits, tant l'Occident ne peut plus exister sans avoir besoin. Nous ne vivons que pour désirer (...) A cette passion, il y eut, pendant des siècles, une limite, celle des forces humaines ; nous inventions l'ont reculée ou anéantie. Que ne sommes - nous comme les Chinois qui, ayant inventé la poudre, ne s'en servirent pendant deux siècles que pour des feux d'artifice. Nous voici revenu à cette vitesse que vous aimez, Monseigneur, et dont nos parlions tout à l'heure. Car tout ceci est un cercle vicieux. Ce qui est évident, c'est qu'il y a dans la vitesse quelque chose d'irrésistible et de défendu, une beauté tragique, aux conséquences incalculables, une nécessité et une malédiction. Tout y conduit, le plaisir et l'ennui, la richesse et la pauvreté, et il n'en résulte que toujours plus de déceptions, toujours plus de besoins, des accidents, des supplices, de nouveaux abîmes... »¹¹

Si cette légende indienne peut attirer l'auteur, c'est parce que dans l'idée de tracer une illumination, il veut faire voir par le cheminement du prince que ceci est difficile au temps moderne même si l'essentiel des pensées orientales ne semble pas doctrinal, c'est quand même une pratique quotidienne pour chacun. Dans son parcours personnel en suivant tout simplement l'exemple possible du Bouddha en Occident, Jâli ne voit que l'échec car l'Occident ne comprend rien sur ses pensées et l'enseignement du Sage. A travers Jâli, Morand dépeint ironiquement la mauvaise adaptation du bouddhisme en Europe. Parmi ces gens qui s'intéressent au discours de Jâli, beaucoup sont des profiteurs et la curiosité de certains restent sur le secret de Kama Sutra. Il n'a pas pu faire comprendre

¹¹ *Ibid*, pp. 130-131.

en Europe que le bouddhisme ne s'organise pas comme la religion en Occident. A part le refus de la doctrine, le rôle de la femme a une importance considérable dans la délivrance de Siddhartha. La rencontre avec la femme décide également le renoncement de l'Occident de Jâli.

Rosemary, la femme aimée dans *Bouddha vivant* est la première personne qui a compris Jâli et qui a confiance réellement en lui, elle l'encourage et le suit dans la vie errante en plein air. Néanmoins, C'est aussi par elle que Jâli est au gouffre de la souffrance, après avoir compris cet amour impossible dans le monde bourgeois newyorkais dont fait partie la famille de Rosemary, le mépris et l'humiliation de la race blanche envers la race de couleur en Amérique de l'époque est une difficulté insurmontable. Dans sa lutte avec l'Occident, l'Occident défendait comme il pouvait, d'ailleurs surtout avec des femmes. En France, terre neutre pour les deux étrangers, asiatique et américaine, ils ont pu vivre quelque chose de sincérité et d'égalité ; ils se reconnurent et allaient se séparer pour toujours, ayant compris que leur amour est inacceptable dans le jugement culturel et social. L'expérience vers l'Autre de Jâli, l'expérience de son exotisme, son illumination religieuse et son réveil, tout n'est complet qu'après la rencontre et la tentation de la femme étrangère ; de ce fait, la déception et la lucidité pour renoncer à la vie européenne ne peuvent être totales après l'amour déçu avec Rosemary.

La rencontre de la femme est décisive dans l'initiation de la vie, il doit comprendre la joie et la douleur afin d'atteindre le détachement de soi social. Un personnage de la sagesse arrive à temps pour le montrer la vraie voie. A San Francisco, il trouve un artisan, horloger Ah Kien, un sage chinois dont la mère est chinoise

de Formosa, un clin d'oeil avec le grand mélange de la diaspora chinois et avec qui il va apprendre le recueillement et l'acceptation du destin. Avec l'horloger chinois dans le quartier chinois en Californie, il apprend peu à peu avec le vieillard à se réaliser dans le travail du temps, le prince comprend auprès d'Ah Kien l'essence humble de la sagesse chinoise, l'art réaliste du compromis, vertu dernière :

« Rien ne valait que ce qui est raisonnable. Monter sur le trône après son père et régner, suivant les rites, sans aucun voyage à l'étranger, sans aucune réforme, dans l'ordre immobile, silencieux et nocturne du calendrier lunaire, dans le cadre de sa destinée, peut-être eût-ce été la pénitence suprême, l'obéissance vraie? Vouloir faire son choix dans l'ordre, ou même le désordre universel, c'était peut-être la grandeur de l'Occident, mais céder, consentir à son sort, c'était certainement celle de l'Orient (...) Celui qui reste un homme de bonne voloté, trouve sa voie dans le monde quotidien au lieu de se chercher de façon désordonnée dans le désert, ne s'approchera-t-il pas au plus près du Parfait, n'interprétera-t-il pas au mieux la pensée du Maître, prenant au Bouddha ce qu'il a de vivant ? »¹²

La déception de Jâli est surtout l'échec et le renoncement d'une tentative amoureuse, il terminera son voyage en Occident et va rentrer pour le réveil et le retour de la valeur ancienne et orientale. Pourtant, ce parcours est nécessaire et inévitable, la rencontre de l'Autre et le choc culturel sont réellement et personnellement vécus. C'est en s'éloignant de son milieu et sa racine sociale que le prince arrive à voir lucidement ses avantages et ses défauts. Après avoir

¹² *Ibid*, pp. 223-224.

vécu et comparé des cultures, Jâli peut enfin régner avec une conscience sereine dans le renoncement de l'Occident. Selon Renaud, le Français, le pays de Jâli a tout, il n'y a rien à courir derrière l'Occident, l'Asie ne doit pas perdre sa sérénité en cherchant la vitesse de progrès en Occident, car on ne vit pas de la même culture, ni la même religion ou la philosophie de la vie. Comme remarque Gritard-Auviste dans la biographie de Morand, « le double courant de rapprochement entre l'Occident et l'Orient, par l'intermédiaire des deux personnages symboliques, aboutit à l'échec »¹³. Et c'est un peu la faute de l'Occident, semble dire Morand sinueusement : l'Occident avec sa passion pour la vitesse et l'argent, son excitation et le racisme qui y règne, où on meurt si l'on n'agit pas ; alors que le bouddhisme de Jâli est de ne pas désirer et agir. Dans l'atmosphère d'un monde dévasté et laissé par la génération précédente, c'est aussi selon Morand une Europe après la guerre qui est en train de se suicider, une Europe d'une race blanche qui s'appauvrit et cède la place aux races de couleur ; évidemment l'homme politique espère garder la supériorité de l'Europe même s'il apprécie les traditions et les valeurs asiatiques.

Autour de l'année 1950, une nouvelle génération milite pour la réhabilitation des écrivains jugés indésirables après la guerre contre la littérature engagée de Sartre. Les noms de Céline et de Morand sont mentionnés après l'amnistie de 1951. Mais les générations du Nouveau Romans et de la Nouvelle Vague ont bien sûr leurs écrivains préférés. Dans sa vieillesse, Morand se passionne pour l'histoire du XXe siècle, peut-être aussi dans une tentation de réfléchir et réécrire des événements vécus. Dans une interview recueillie en 1970 par Jean Dutourd et Erik Olivier, il explique que

¹³ Ginette Gritard-Auviste, *Paul Morand 1888 - 1976 : Légende et Vérité*, Balland, Paris, 1994, p.120.

son travail change après la guerre :

« La seconde partie de ma vie et de mon oeuvre commence à la seconde guerre. Fini la joie de vivre, fini le voyage : repliment sur moi-même et retour à ma vraie nature, à mon enfance, à ma sauvagerie (...) Vingt ans de solitude, d'exil moral, de causes perdus, d'un homme qui, par le fait de sa carrière, des circonstances extérieures, avait été comme l'on dit, répandu, mot affreux, mais qui stigmatise la chose. Ce qui en est sorti, c'est ce qui m'importe le plus, la partie d'ombre gagnant sur le soleil ; d'où mes livres, écrit entre 1944 et 1960 ... »¹⁴

Morand décide donc de retourner en au début du XXe siècle, c'est une sorte de nostalgie pour une époque comme sommet de la civilisation européenne. A ce moment là, l'Europe, consciente de son déclin, a fantasmé un Orient menaçant, la révolte de l'Asie, Attila, les nouveaux Gengis Khan, à travers les masses chinoises en révolte. Jules Ferry, convaincu de la nécessité pour la France d'avoir une politique d'expansion coloniale et en particulier d'accès au marché chinois, a déjà préparé le terrain en Asie. Sans doute, il ne se serait pas permis que la France fût absente d'une expédition internationale où l'Europe élargissait son horizon vers la Chine. Il explique dans *Propos des 52 semaines* qu'il faut examiner l'influence croissante de ce vieux pays :

« Jusqu'à l'autre guerre, la Chine avait été pour nous un terrain d'expansion militaire, commercial et de prosélytisme religieux. Nous lui avons donné plus que nous n'en avons reçu. En retour, elle avait influencé nos artistes et nos

¹⁴ « Des nuits pas si blanches » dans *Morand* par Marcel Schneider et G.Guitard-Auvist, Gallimard, 1971, p. 215.

écrivains de Bérain à Segalen et de Voltaire à Claudel, l'influence chinoise n'a fait que croître en profondeur et lorsqu'elle était invisible, elle s'en exerçait pas moins. La Chine ne fut plus, à partir du XXe siècle, un empire clos »¹⁵

Morand a choisi de peindre l'atmosphère de 1900 et la situation des Légations étrangères comme arrière plan dans *Fleur-du-Ciel* pour décrire une Europe réunie au siège de Pékin. On a mentionné que Morand ne s'est rendu en Chine qu'en 1925, mais sa famille s'était passionnée pour cette aventure exotique, dans laquelle était impliqué un des amis, le général Voyron, qui commandait le corps expéditionnaire français. Morand se servira des souvenirs pour reprendre l'histoire en 1956.

III. *Fleur-du-Ciel* : Révélation personnelle de l'agonie de la Belle Epoque au travers du récit du siège de Pékin

Paul Morand commence à travailler dans les années 50 pour ses chroniques du siècle. Ce travail est donc en quelque sort un regard rétrospectif et historique du événement pour Morand. Le témoignage réel et vivant se reflète dans les scènes émouvantes du récit. L'ouvrage comporte deux épisodes, où on retrouve les mêmes personnages à la fin du XIXe siècle en Europe et en Chine, a été publié en mai 1956 dans trois numéros de *Paris Match* et par la suite chez Stock avec trois autres nouvelles : *La Présidente*, *Le Bazar et la charité* et *Feu Monsieur le Duc* en 1957 dans *Fin du siècle*, L'histoire commence à Vienne et finit à Pékin. La première partie raconte une rivalité amoureuse et funeste entre trois officiers de cavalerie, un Autrichien, un Allemand et un Français qui soupirent et se disputent pour une seule femme, Ida Maria von Karisch, dans

¹⁵ Paul Morand, *Propos des 52 semaines*, Arléa, Paris, 1992, p. 122.

la Vienne décadente au tournant du siècle. Mais un défi entre les trois amis pour décider qui gagnerait le cœur d'Ida provoqua la mort accidentelle de l'Autrichien, qui mourut dans les bras d'Ida. L'histoire continue dans la deuxième partie avec une rencontre fortuite des deux autres jeunes gens avec Ida. Elle est devenue religieuse lazariste et elle se consacre au salut des petits baptisés chinois dans la résistance héroïque des Européens de Pékin, ville assiégés par les Boxers. A la fin de l'histoire, ils retrouveront Ida suppliciée et pendue, comme d'autres chrétiens, torturée à mort par les Boxers dans un faubourg de Pékin. L'Europe, malgré les menaces de décomposition intérieure et l'absence de perspectives pour le futur, était arrivée à unir ses forces contre le désordre de « l'Europe en Chine » et imposait, encore au début du siècle, sa loi au monde. La paix est rétabli mais au prix du bonheur de la jeunesse.

L'écriture élégante et pressante, comme des instants rapides d'un monde en voie de disparition, Morand est hanté et se veut témoin de la fin de la Belle Époque par un pressentiment de l'agonie de l'Europe ; il décrit la présence des Boxers avec des cris inhumains, aussi bestiale qu'une rage de démons, « faite de voix hystériques, de trompettes stridentes, de crécelles pour danse macabre, de tam-tams féroces, du tonnerre méchant des gongs ; dans cette confusion sonore, les cloches frappées jetaient le funèbre de leur bronze »¹⁶. Le hasard des événements à Pékin devient le prétexte de la nouvelle croisade à visée coloniale de Guillaume II, qui s'attache à une idée apparue peu avant 1900 en Europe, celle du « péril jaune ». Morand décrit les massacres de chrétiens chinois et la solidarité des premiers missionnaires catholiques et protestants, dans une confusion au point d'oublier de se détester. Pékin,

¹⁶ Paul Morand, *Nouvelles complètes*, tome II, Gallimard, coll. la Pléiade, Paris, 1992, p. 679.

suffocant de fumée, devenait une fournaise. Pékin n'était plus qu'un autel à sacrifices où les maisons, attaquées l'une après l'autre, fumaient sombrement. L'ironie de la guerre, l'officier Jean Fontenier l'apaise dans la fierté de la conquête, l'Europe coloniale reconstituée en Chine réclamant toujours son rôle dominateur dans le monde. C'est son métier de soldat, un devoir simple, une tâche quotidienne d'apprendre à vivre en Asie, il croit défendre l'Europe puisque le rôle de l'Europe est d'être partout et que le reste du monde n'est rien dans leur but. Le 14 août 1900, le corps expéditionnaire, parti deux mois plus tôt de T'ien-tsin fit sa rentrée à Pékin. Le maître de l'Empire était en exil, et ce sont les eunuques en robe de soie qui ouvrirent les portes de la Cité impériale à l'armée internationale :

« L'Europe entra, avec ses nations alignées, ses armes, sa cavalerie, ses batteries de montagnes, ses mercenaires de couleur, ses clairons et tambours, tandis que sous un ciel matinal d'août 1900, la Chine mandchoue tombait en poussière... l'armée internationale, constituée en hâte le mois précédent pour écraser la révolte des Boxers et délivrer Pékin, piétinait le pavement de marbre ; elle s'engageait sans résistance dans la demeure des empereurs reclus pendant des siècles au fond de cette antichambre du ciel et aujourd'hui en fuite, dans le reflux d'un mouvement révolutionnaire depuis des mois par eux subi ou sournoisement encouragé. L'Europe s'avancait au-devant d'un trône vide.»¹⁷

Aux yeux de Morand, cette croisade qui fait défiler d'un coup en pleine fraternité les troupes, des Français, et de leurs ennemis héréditaires les Allemands, des Anglais détestés des Français, des

¹⁷ *Ibid*, pp. 691-692.

Russes jaloux des Japonais, des Japonais envieux des Européens, ne devait rien aux chancelleries ni aux idéologies. C'était une rapide réaction de défense des nations menacées dans leurs intérêts en Extrême-Orient craignant pour la vie de leurs représentants. Contre ce péril jaune dont tous les journaux parlaient et dont Guillaume II émaillait ses discours, l'Europe s'était unie spontanément au cœur de la Chine, elle était redevenue une réalité. Ce qui comptait aussi, c'étaient les bénéfices d'une victoire foudroyante que partagent les Alliés comme un gâteau diplomatique. Michel Collomb, dans son article « Paul Morand et l'histoire fantasmée : l'Europe face au *péril jaune* » estime que l'intérêt du recueil *Fin de siècle* est dans l'invention d'une nouvelle variation sur le thème 1900. Morand enrichit son récit d'un éclairage historique nouveau qui est la perte des illusions européennes et les débuts de la décolonisation. Certes, le thème du « péril jaune » qui sert d'arrière-fond à l'idéologie de *Fleur-du-Ciel* lui permet de revenir à une de ses préoccupations presque obsessionnelle, surtout après 1930, celle du déclin de la suprématie blanche¹⁸. Pour Henri Massis, auteur de *Défense de l'Occident*, le thème du « péril jaune » fournit une matière à réflexion et un argument pour la défense de l'Occident, alors que ceci reste pour Morand de l'ordre de l'imaginaire et ne reçoit jamais de sa part la moindre explication rationnelle.

A Vienne, les membres de la haute société sont loin d'être enchantés par le mélange et le bouillonnement des races et des nationalités ; Morand décrit ce monde aristocratique décadent qui met son espoir dans une conquête courageuse. Et l'image du vieil empereur reclus dans la Hofburg qui se survit à lui-même et se sait condamné par la mort du vieil Empire austro-hongrois est aussi

¹⁸ Michel Collomb, « Paul Morand et l'histoire fantasmée : l'Europe face au *péril jaune* », *La Nouvelle revue de Paris*, n° 13 (numéro spécial sur Paul Morand), pp.73-80, éd. du Rocher, 1988.

comparable à la mort de Pékin dans cette « fin de siècle » cruciale. La Vienne perd sa force pour avoir trop ignoré la transformation du monde en dehors de l'Europe. Le parallélisme entre les deux épisodes nous donne chaque fois, à côté de l'action qui se focalise sur les quatre personnages, un tableau d'une collectivité en proie à un malaise ou à une agression et de son comportement au sein de cette crise. Les scènes de *Fleur-du-Ciel* se passent à Vienne et à Pékin, la défaite de l'Europe trouve en revanche son triomphe, la solidarité entre les nations et son héroïsme à Pékin dans le corps expéditionnaire international. La crise européenne à l'intérieur est ainsi orientée et détournée en une défense extérieure par la guerre commune contre la barbarie des Boxers ; les Chinois deviennent un danger et fournissent un prétexte au déclin à la fois pour l'Empire du milieu et pour l'Europe. C'est que Morand veut croire en l'Europe, à ses siècles de culture et d'intérêts communs, et surtout en son harmonie et à son rôle dans le monde face à l'ère nouvelle du XXe siècle. Son sentiment de supériorité et sa fierté d'être Européen se manifestent partout dans ses textes, à tel point qu'on peut croire à son mépris vis-à-vis à d'autres races. Il est significatif que la nouvelle, publiée pour la première fois en 1956, rappelle une reconstitution possible de l'Europe et son affirmation dans le monde politique à travers la volonté de l'auteur dans ce récit en rétrospective historique. La Chine était à ce moment-là loin de l'époque des Boxers, mais elle était entraînée dans une nouvelle lutte communiste qui pourrait à nouveau faire peur à l'Occident. En même temps, la décolonisation de l'Europe est commencée au moment de ce rappel politique en écriture.

Jacques Decornoy, dans *Péril jaune, peur blanche*, explique que chez les Européens, l'image de la Chine est liée à ses sociétés secrètes et à ses classes laborieuses qui semblent dangereuses et qui,

plus tard, sous la forme prolétarienne chinoise susciteront la même impression. On craint surtout l'invasion de la marée jaune en Europe, un peuple qui est « d'accord » en apparence mais qui réagit autrement. Imprévisible, la Chine est un pays isolé dans le monde, mais qui, dans sa folie, aurait la force du dragon longtemps endormi et éveillé pour se lancer, comme jadis Gengis Khan, dans la conquête de l'Ouest. L'impérialisme de l'Occident est en quête d'une justification de conquête pour le partage de la Chine. Vaincre le dragon dangereux ne symbolise-t-il pas la bataille héroïque ? Quel est le danger réel que représente la Chine ? Est-ce sa différence incompréhensible, ou s'agit-il d'une race susceptible d'un grand développement et d'une haute culture intellectuelle écrasée par un surpeuplement territorial, ou sa possibilité de développement industriel, économique et sociale ? C'est que le mythe du « péril jaune » comporte, à l'origine, une forte dose de « racisme », c'est-à-dire une idéologie destinée à camoufler la politique de Guillaume II. Le « péril jaune » de 1900 donne à la chrétienté un prétexte à la nouvelle croisade contre le massacre et le siège des légations internationales. Selon Jacques Decornoy, c'est d'abord une peur irrationnelle pour le quartier proche : « Le péril jaune n'est pas, n'a jamais été d'abord ce que l'on pense : une authentique crainte de voir déferler les hordes asiatiques. Il est d'abord et surtout la frayeur de voir se lever l'armée anonyme campant provisoirement dans les banlieues et désireuse de conquérir la ville, non pour s'y faire une place au soleil, mais pour la reconstruire. C'est que le péril jaune n'est pas apparu à l'époque du « réveil de la Chine », mais du temps de la constitution d'un prolétariat industriel européen et de la grande expansion impérialiste. Parce que, dans la nuit du passé, des Jaunes avaient effectivement lâché leurs cavaleries sur l'Occident ; parce qu'il se trouvait que la Chine était fort peuplée ;

parce qu'elle constituait l'enjeu difficile des intérêts coloniaux rivaux, l'histoire a fait que le *péril* fut qualifié de *jaune*.¹⁹

La Chine énigmatique aux yeux des Européens, avec son immense territoire, son surpeuplement et surtout l'ignorance de la psychologie et d'une culture peu familière, suscite la peur autour de 1900. Le siège de Pékin, un fait colonial, a un effet sur l'exotisme. Depuis la découverte de la Chine par l'action militaire de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, on « chinoisait » davantage que l'Europe chinoise du XVIII^e siècle dans la peinture, dans le vêtement, dans l'ornementation des salons. C'était la Chine des antiquaires, dont les magasins n'auraient d'ailleurs jamais existé sans la Chine des militaires - ceux du sac du Palais d'Été - sans la Chine des capitalistes de l'ère coloniale. Cette problématique nous paraît encore actuelle : le péril xénophobe, européen ou chinois, commence à apparaître dans une communauté mixte lorsque les maîtres d'une société ont peur, lorsqu'ils découvrent que leur identité par droit de naissance ou d'argent, risque d'être réduite à néant par une vraie concurrence. Il n'y plus de colonies à conquérir mais seulement des influences locales, fissurées dans des endroits autrefois colonisés à contenir tant bien que mal. Et d'abord dans leurs métropoles, en leur cœur ébranlé. Combien de fois notre siècle nous a montré l'horreur dans toutes ces guerres contre une race ou une ethnie ? L'Europe fuit son désespoir dans cette expédition de 1900. Quant au gouvernement mandchou, à travers les Boxers contre les étrangers, il déplace aussi le mécontentement réel et le problème à résoudre de l'intérieur dans la lutte nationale contre l'étranger. Au moment de l'écriture du *Fin du siècle* en 1956, c'était l'époque des « Cent fleurs » en Chine communiste. La Chine devient à ce

¹⁹ Jacques Decornoy, *Péril jaune, peur blanche*, Paris, Grasset, 1970, p.8.

moment-là un sujet aussi brûlant et se ferme peu à peu de nouveau à l'extérieur. Mais dans les années vingt, les aventuriers du moment ne peuvent plus se passer d'un voyage excitant en Asie, tous ces avant-goûts donnés par les connaisseurs comme Loti, Berthelot, Claudel et Saint-John Perse préparent déjà le voyage en Extrême-Orient de Morand globe-trotter.

IV. Morand : Un cosmopolitisme littéraire non-engagé et cynique

En 1925, chacun sa drogue, Morand était épris de voyage ; son œuvre *Rien que la terre* portait le témoignage de ce jeune voyageur, coureur du globe « qui revenait proclamer la vanité du dépaysement ». La première guerre mondiale a complètement bousculé l'orientation du monde. Les années folles sont sous le signe de la mobilité. Et c'est à l'Est qu'on cherche une nouvelle manière de voyager, une surprenante révolution de la conjoncture. L'Amérique recherche d'ailleurs ses racines en Europe, et l'Europe est attirée par le voyage de l'Orient-Express ou simplement le retour aux routes les plus anciennes, comme celles de Marco Polo, et explorées de nouveau par des globe-trotters. Dans *L'Eau sous les ponts*, il se souvient de ses voyages :

« Dans cette partie du monde qui s'interdit aux nations atlantiques, le voyage reprend sa poésie, son style, retrouve ses dangers. Retour à Marco Polo. La muraille de Chine, s'avancant, ne laisse filtrer que des parlementaires aux yeux bandés, des fuyards, des agents secrets, des diplomates, des clandestins, des pèlerins de l'absolu politique, des journalistes qui aiment s'exposer (d'ailleurs assurés sur lavie, au départ, par un directeur persuadé que son viatique est une

extrême fonction). Ceux-là rendent son vrai sens au voyage :
une découverte.»²⁰

L'Asie a son poids dans le monde diplomatique et la littérature de voyage, il ne serait pas concevable de l'exclure de son voyage autour du monde. Morand ne veut pas montrer une Chine lyrique de Claudel ou une Chine de la carte postale de Loti, il doit montrer un autre visage. Il a écrit dans *Journal d'un attaché d'ambassade* tout cet enthousiasme vers la Chine à l'époque autour de Berthelot, Claudel et Saint-John Perse. On sait qu'il a été vite déçu, car Morand n'aime pas la Chine et il l'exprime clairement dans *Rien que la terre*, il la trouve aride, coriace, déboisée. Dans *Ma légende*, Morand revendique son volontarisme et son ignorance de ce monde devant les lecteurs et les critiques comme « auteur frénétique et qui ose écrire sur la Chine éternelle où il n'a passé que quelques semaines ; observateur pressé voué à la superficie »²¹.

Sur le terrain du Siam, à Bangkok, il allait côtoyer les expatriés et le milieu diplomatique en Thaïlande et comprend peu à peu qu'il n'aime pas ce métier, il va se retirer de son travail et prendre plus tard son congé après son tour du monde. Mais on sait aussi que pour fuir la guerre, il a dû reprendre le service et choisir du coup le mauvais côté politique. Donnant au public l'avant-goût comme avant-gardiste du courant cosmopolite, Morand est pourtant conscient de son manque de connaissance sur l'Asie et ce qu'il représente :

« On m' imagine grand voyageur, écumeur de globe,
détrousseur de continents, une sorte de Chinois issu d'un Pamir

²⁰ Paul Morand, *L'Eau sous les ponts*, Grasset, 1954, p. 212.

²¹ Paul Morand, *Papier d'identité*, Grasset, Paris, 1931, p. 10.

immobile et qui court après les trains, une valise à la main. Dieu seul sait si je hais la fumée, les gares, les hôtels, l'éloignement des êtres chers! (Vous voulez dire : "Morand n'aime personne." Cosmopolite. Mais ne peut - on être français et cependant voyageur ?) »²²

Si la littérature est une carrière, la vie n'en est pas moins une autre pour Morand. Il trouve le moyen de les faire rencontrer, car la littérature doit être pour lui « un moyen de locomotion international, le plus perfectionné, le plus aérien »²³. Pour Morand, le temps est une invention, plus encore que l'espace ; un succès est souvent la rencontre d'un homme et de son époque, et l'art, la rencontre des choses avec le temps. C'est que le temps, à son époque, est favorable à la mobilisation de la jeunesse sans souci. Dans une interview donnée à Frédéric Lefèvre, Paul Morand répond que s'il y a un cosmopolitisme nouveau, ce n'est pas aux auteurs de le dire, mais aux lecteurs ou aux critiques de le découvrir. Pour sa part, globe-trotter de l'univers, il serait très content s'il avait pu contribuer par son écriture à démoder l'exotisme, souvent que des images et des réflexions assez superficielles comme une photographie en couleur :

« L'exotisme, c'est l'utilisation littéraire de ce qui se trouve au loin, hors de nos frontières, par exclusion et aux dépens de ce qui est au dedans. Or, ce que nous voulons faire, c'est justement le contraire : établir pour nous-même et pour autrui des rapports nouveaux, exacts et constants entre notre pays et le reste de l'univers (...) Il n'y a plus de voyageurs. Il n'y a

²² *Ibid*, p. 16.

²³ *Ibid*, p. 18.

plus que des gens qui voyagent autour de leur chambre. Cette chambre, c'est l'univers. »²⁴

Entre le réel du terrain et l'idéal rêvé, il y a pourtant une distance différente pour le voyageur. Dans *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire*, Stéphane Sarkany pense qu'il y a deux variétés de cosmopolitisme chez Morand, celui du réel et celui de l'idéal : « L'épicurien qui « se sert du rêve cosmopolite, après s'être délecté des délices exotiques du Monde, alors que l'humaniste s'adressera à Erasme, bon conseiller de Charles-Quint (...) Il s'est montré tour à tour personnage cosmopolite, apôtre international au sens où Briand entendait ce mot, voyageur lyrique, moraliste aux vues universelles, diplomate habile. La fonction du monde extérieur dans son oeuvre correspond aux multiples personnages qui vivent en lui »²⁵. Même si l'idée universelle a perdu le sens premier au fil des années chez Morand dans son regard critique jeté sur le nouveau style de voyage de masse, il est celui qui veut être Français et en même temps pionnier voyageur du Globe, celui qui a la pleine volonté d'intégrer au monde. Selon Morand, ce n'est point un pur hasard si les écrivains qui ont laissé en France depuis cent ans les traces les plus profondes sont des Français ayant vécu *hors* de France, le plus souvent malgré eux, car l'écriture est un voyage et le voyage entraîne chez l'individu l'envie de communiquer, de partager ou tout simplement de réfléchir :

« Tous ceux qui ont marqué une époque sont de nobles déserteurs. Chateaubriand pour le début du XIXe, Stendhal pour 1880 ; Claudel pour 1900 ; de nos jours, Gobineau, Lautréamont, Rimbaud (...) la vie à l'étranger avec son

²⁴ *Ibid*, p. 19.

²⁵ Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire*, Klincksieck, Paris, 1968, pp. 187-188.

isolement terrible, ses heures désolées, ses ivresses de désert, met l'homme sur un plan qui le révèle plus complètement à soi-même et l'impose ensuite à son propre pays. Sans parler de la valeur sobre de l'éclat que prend le moindre mot français quand on en a été privé depuis longtemps ; employes avec une émotion nouvelle, ces mots sauront communiquer au lecteur cette émotion. Chez tous les écrivains que je viens de nommer, par des voies purement lyriques comme Chateaubriand ou Claudel, ou d'un lyrisme scientifique comme Gobineau, il y a ce besoin de dégager une vérité supérieure aux frontières, et c'est pour cela qu'ils sont des chefs à des degrés si divers.»²⁶

Il refuse déjà l'uniformité des cultures en 1927, plus tard, il est contre le voyage peu culturel des masses. Dans une époque où le voyage était encore un luxe, il était bien conscient que le plaisir des années vingt était sans contrainte, mais retenu : de bonne famille, rien de la brutalité née de l'américainisme ; ce n'est pas un savoir-exister dans la pression des groupes, de l'alcool ou de la drogue, mais on était encore au savoir-vivre. Son impatience de découvrir le monde est le reflet similaire de toute une génération de son temps. On ne désirait que l'indépendance sans savoir que c'est qu'il y a de plus rare. Tout doit être sur le champ en ignorant que *vite*, c'est le plus coûteux. La planète est le chemin des buissonniers des écoliers grandis. Paul Morand est peut-être pessimiste gai comme dit Giraudoux, mais sa littérature force son ami Jean Cocteau à sortir de la chambre : « Ses contes me dérangent, me fatiguent et me ravissent. Je retrouve sans doute dans ses flacons à pickles, ses piments rouges, ses choux-fleurs et ses oignons à la moutarde serrés les uns contre les autres, un parfum dans cocktail du samedi... Vous me direz : « Morand est un caméléon qui se promène sur un arlequin.

²⁶ Paul Morand, *Papier d'identité*, Grasset, Paris, 1931, p. 19.

Il est le prototype de ce qui doit vous déplaire »». ²⁷

Morand et Cocteau se sont rencontrés en 1915 et resteront amis avec une estime réciproque jusqu'à la fin de la vie. L'un et l'autre sont les plus intéressants de la jeunesse littéraire. Ils ont la même passion pour la vitesse, la même fascination pour l'écriture, le même goût du voyage, du changement et de la modernité recherchée. Si l'un est d'un humour froid et l'autre d'un lyrisme enflammé. Cocteau est aussi un ami très proche de Colette, sa voisine de Palais Royal ; cette dernière comme jury a présidé pour le Prix de la renaissance 1932, le choix de cette année est *Fermé la nuit* de Morand. Morand et Cocteau sont tous les deux impatients de s'expérimenter et de vivre pleinement, ils passent par le salon de Proust pour aller dans un monde agité. La vie est la matière première, il faut la tailler, la rendre puissante, précieuse et sans limite. Mais Morand se moque beaucoup du fait que les lecteurs cherchent les traits de ses personnages farfelus chez lui, il répond à Bernard Delaville dans « D'un ordre considéré comme une anarchie » :

« Non seulement notre personnage moral est déformé par la renommée, mais nos traits eux-même. Chacun de ceux qui me composent aujourd'hui, après dix ans de vie littéraire est emprunté à un de mes livres. Cette bouche cynique est née après *Tendres stocks*, ce teint blême après *Ouvert la nuit* ; ce bas de visage lourd d'homme d'affaire n'a été posé après Lewis et Irène ; ces cheveux plaqués de noctambule ont poussé après *L'Europe galante* ; ces yeux bridés sont ceux de *Bouddha vivant*, et après *Magie noire*, mes photos elles-

²⁷ « D'un ordre considéré comme une anarchie », Paul Morand cité par Bernard Delaville, dans *Paul Morand*, Seghers, 1966, p. 44.

mêmes ont commencé, ô Dorian Gray ! à prendre le type nègre »²⁸.

Plus que la notion de l'exotisme proposée par les philosophes antiques et classiques, c'est le sentiment de faire partie de l'univers qu'il s'agit pour un voyageur d'être partout et ailleurs sans nier sa particularité et son origine, être conscient d'appartenir à l'Humanité dans une communauté mondiale et d'être cosmopolite. Morand se souvient pourtant que le point de départ de tout n'était ni l'œuvre ni la carrière mais le rêve d'une liberté totale. L'élan en avant de la jeunesse suit le courant du temps qui l'emporte comme le vent vers le monde. Rétrospectivement, il revoit son impatience de vivre ailleurs et de s'expérimenter dans le voyage :

« Qu'attendais-je donc d'une émancipation définitive, d'une indépendance que la mort seule peut donner ? J'en suis encore à me le demander. Était-ce une sorte de vie hippie, avant la lettre, une course à bonheur inexistant, l'abandon à une léthargie qui tenait plus de la maladie que de la santé ? Je fais un effort de mémoire pour retrouver mon état d'esprit d'abord : on est sur terre, aventure unique ; en profiter. Pour quoi faire ? S'élever dans la condition d'homme ou satisfaire ses instincts ? Tout cela, à la fois. Ne pas réfléchir ; en avant, tête baissée ! Dieu reconnaîtra les siens ; on verra bien. »²⁹

Ni l'exotisme du Divin de Claudel, ni l'exotisme du Divers de Segalen, c'est plutôt un goût de la modernité et de la vitesse, un cosmopolitisme insouciant de l'entre-deux-guerres. Moqueur ricané

²⁸ *Ibid*, p. 48.

²⁹ Paul Morand, *Venise*, Gallimard, 1971, pp. 95-96.

avec son habitude tantôt cynique tantôt farceuse, il a un humour froid très anglais. Certes, de nos jours, on pourrait juger le cosmopolitisme à la manière de Morand par l'Orientalisme expliqué d'Edward Saïd, la supériorité ressentie est évidente dans la rencontre exotique de Morand avec l'Asie, mais il n'est pas moins passionné pour l'enseignement qu'il a pu tirer ; il apprécie et examine de plus près le bonheur, la sérénité, la sagesse selon l'Asie. À part *Bouddha vivant*, dans son recueil *Chronique du XXe siècle* où il réunit les ouvrages représentatifs pour les quatre continents, il n'a pas économisé sa critique sévère pour l'Europe à travers ses personnages principaux dans leur expérience moderne d'un style des *Lettres persanes*. Mais il a insisté que, s'il y a vraiment un cosmopolitisme dans l'écriture, c'est aux lecteurs de juger. Il ne faut pas perdre de vue non plus que peu de gens à son époque voyagent comme lui et ses collègues diplomates. Ces diplomates lettrés s'expérimentent aussi dans un monde qui est en train de changer, ils découvrent eux aussi et apportent leurs regards du nouveau monde, leurs perceptions suggestives et parfois leurs expertises critiques ; ces impressions et ces expériences servent pourtant à faire découvrir au grand public des lieux lointains et à fournir un exemple de rencontre possible, on guide les futurs voyageurs et les amateurs curieux vers l'horizon inconnu des pays étrangers.

Les meilleures oeuvres de Morand restent celles de l'entre-deux-guerres pour beaucoup et surtout des nouvelles, le genre qu'il préfère et maîtrise parfaitement. Il a également consacré un livre sur Maupassant, son maître du classique. Dans l'interview à Jean Dutourd et Erik Olivier, il mentionne son choix et l'état de création pour le début de sa carrière :

« A la vingtième année la joie de vivre a éclaté : d'où mes premières nouvelles ; j'y chante comme l'oiseau en mai, simplement parce que l'été va venir ; je n'approfondis pas, je ricoche sur la surface lumineuse, je cours de bonheur en plaisir, de joie en sans-souci (...) j'avais voyagé, j'avais vécu libre, par bonheur, tandis que ma génération se faisait tuer ; je voulais en profiter pour parler en son nom, pour lui donner une revanche, au moment de son retour de la guerre. Ceci sur un mode sérieux. Je me rendis compte alors que, n'ayant pas combattu, je n'avais pas la parole, il fallait la laisser à qui avait souffert. Comment alors, transmettre mon message ? Par un ton libre, joyeux, avenant, aisément communicable sous la forme courte de nouvelle. C'est toujours le choix éternel (...) D'où la vitesse, la planète célébrée dans *Rien que la terre*, l'érotisme annoncé, déjà, dans *l'Europe galante*. »³⁰

Morand a proposé une nouvelle façon de sentir l'étranger à une ère naissante. Malgré son écriture vive et même après être élu académicien, Morand est souvent écarté de la scène littéraire à cause de son passé antisémite. Il reste fidèle à sa position très à la droite jusqu'à la fin de sa vie. Européen dans le coeur, il se soucie de la place de l'Europe dans le monde, ainsi que son rôle à jouer dans la politique internationale et ses critiques envers l'Amérique ne manquent pas non plus. Son inquiétude pour l'Europe affaiblie après les deux Guerres est profonde et fondée, faut-il repenser à ce que dit Rousseau dans l'éducation d'*Emile* : des cosmopolites cherchent loin dans leurs livres des devoirs qu'ils ne remplissent pas forcément autour d'eux, un philosophe pourrait aimer les étrangers pour ne pas aimer ses voisins. De nature, il est rarement satisfait

³⁰ « Des nuits pas si blanches » dans *Morand* par Marcel Schneider, Gallimard, Paris, 1971, p. 214.

même pour sa propre littérature. Morand, avec un cynisme froid, cherche en tout cas à fuir la banalité littéraire et l'ennui de la capitale, à fuir la tristesse dans le cercle d'amis causée après la mort de Radiguet, à fuir l'immobilité du devoir professionnel ; l'homme pressé des années folles nous laisse en tout cas des ouvrages intéressants d'entre-deux-guerres et nous fait voir un esprit de l'époque dans la rencontre du monde.

Conclusion

Nous avons relu les premières impressions exotiques de Morand avec ses nouvelles de fantaisie extravagante et d'esprit insouciant d'un globe-trotter amusant. Il ne s'intéresse pas au début au fond des différences, content d'être passager et voyageur. Nous avons assisté à la rencontre et l'initiation approfondie vouées à l'échec dans *Bouddha vivant* ; mais pour Morand, même si c'est la déception inévitable, il faut passer par une réelle expérience vécue et une profonde réflexion de comparaison pour clarifier les faits des chocs culturels. Au travers le siège de Pékin dans *Fleur-du-Ciel*, Morand regrette et dépeint l'agonie de la Belle Epoque, mais aussi la jeunesse perdue sacrifiée par la guerre. Le cosmopolitisme joyeux de Paul Morand change avec des années en angoisse plus sceptique, lié à sa vision et à son souci politique d'une Europe en déclin face à l'Asie de plus en plus importante sur la scène internationale.

Paul Morand est laissé à l'oubli pendant longtemps, il est étudié assez tardivement dans des recherches académiques. On peut comprendre parfaitement que le choix n'est pas facile pour les générations héritières. Comme il dit lui-même, « il y a dans la vie une ligne de partage : jamais la même pour chaque époque, pour

chaque individu »³¹. Évidemment, on évoque son choix politique plus souvent que sa littérature, on ne lui pardonne pas pour la prise de position antisémite et politique sous Vichy pendant la deuxième Guerre Mondiale, il est ambassadeur en Suisse en 1944. Sa carrière diplomate prend fin à la Libération. Révoqué de la fonction publique, Morand vit ensuite entre la Suisse et la France. Rétabli en 1953, il a pris sa retraite en 1955. Élu finalement à l'Académie française en 1968, avec le consentement mais sans réception du Général de Gaulle. Après sa mort, l'Académie française crée un grand prix de littérature en son nom en 1977, l'année suivante le prix est décerné mais refusé par Romain Gary, aussi diplomate et écrivain comme Morand, mais tout à fait politiquement opposé. Donc littéralement, la remise du Prix commence en 1980 avec le premier décerné Jean-Marie Le Clézio et ensuite que des écrivains brillants.

Les nouvelles sur l'Europe qu'il connaît mieux comme voyageur permanent lui permettent d'établir assez tôt et très vite sa réputation renommée du prince de nouvelles au départ de sa carrière. Il témoigne également la vie de la jeunesse européenne, de ses amis artistes de l'époque : Giraudoux, Proust, Saint-John Perse, Claudel, Colette, Cocteau, Radiguet, Chanel, Misia, Milhaud, et la compagnie. L'attitude insouciant, joyeuse, insolite et légère de Morand correspond à l'esprit de son temps, on voulait se jouir de la vie dans la paix après la guerre. L'écriture de ces années prestigieuses est fascinante à faire découvrir au grand public. Notre époque agitée actuellement ne semble pas si éloignée du temps de Morand, si l'on voit que le voyage pourrait redevenir compliqué. Les humains ont souvent une mémoire courte, on oublie facilement la leçon de l'Histoire, l'étude rétrospective nous aide à repositionner le progrès qu'on croyait et à revoir le passé. Il en reste

³¹ *Ibid*, p. 213.

d'autres ouvrages de Morand sur l'Europe et l'Amérique qui méritent certainement d'être explorés. Il est instructif et captivant de connaître l'aspect créatif de son Asie, de replonger dans l'histoire littéraire et l'ambiance excitante de son époque, il y a l'imagination dans l'intelligence. Morand a donné un exemple de style possible et du punch à toute une génération. C'est enrichissant de redécouvrir ce joyau de la langue et de la littérature françaises.

Bibliographie

- Morand, Paul. (2005), *Romans* (éd. Michel Collomb, coll. Pléiade), Paris : Gallimard.
- Morand, Paul. (1992), *Nouvelles complètes* (tomes I et II, éd. Michel Collomb, coll. La Pléiade), Paris : Gallimard.
- Morand, Paul. (1992), *Propos des 52 semaines*, Paris : Arléa.
- Morand, Paul. (1987), *East India and Company* (présenté par Jean-Claude Guillebaud, traduit de l'anglais par Béatrice Vierende), Paris : Arléa.
- Morand, Paul. (1980), *Chronique du XXe siècle*, Paris : Grasset et Fasquelle.
- Morand, Paul. (1971), *Venise*, coll. L'Imaginaire, Paris : Gallimard.
- Morand, Paul. (1963), *Journal d'un attaché d'ambassade*, Paris : Gallimard.
- Morand, Paul. (1954), *L'Eau sous les ponts*, Paris : Grasset.
- Morand, Paul. (1931), *Papier d'identité*, Paris : Grasset.
- Morand, Paul. (1929), *Rien que la terre*, Bruxelles : Nord.
- Decornoy, Jacques. (1970), *Péril jaune, peur blanche*, Paris : Grasset.
- Delaville, Bernard. (1966), *Paul Morand*, coll. Poète d'aujourd'hui, Paris : Seghers.
- Dreyfus, Pauline. (2020), *Paul Morand*, coll. NRF Biographies, Paris : Gallimard.
- Gritard-Auviste, Ginette. (1994), *Paul Morand 1888 - 1976 : Légende et Vérité*, Paris : Balland,.
- Louvrier, Pascal. et Canal-Forgue, Eric.(1994), *Paul Morand-Le. Sourire du hara-kiri*, Paris : Perrin.
- Perse, Saint-John. (1994), *Eloges*, suivi de *La Gloire des Rois, Anabase, Exil*, Paris : Gallimard.
- Sarkany, Stéphane. (1968), *Paul Morand et le cosmopolitisme. littéraire*, Paris : Klincksieck.

Schneider, Marcel. (1971), *Morand* (notes et documents par Ginette. Guitard-Auviste), coll. pour une bibliothèque idéal, Paris : Gallimard.

Caizergues, Pierre. (1993), « « Quelle chance d'être ton ami ! » - Sur l'amitié de Paul Morand et de Jean Cocteau » dans *Paul Morand écrivain* (textes réunis par Michel Collomb), Centre d'étude littéraire du XXe siècle -Université Paul Valéry : Montpellier, pp. 15-24.

Collomb, Michel. (1988), « Paul Morand et l'histoire fantasmée : l'Europe face au *péril jaune* », *La Nouvelle revue de Paris*, n° 13 (numéro spécial sur Paul Morand), Paris : Rocher, pp.73-80.

Gaspar, Lorand. (1995), « Qui fut cet homme et quelle fut sa demeure » in *Europe*, n° 799-800, nov.-déc., numéro spécial : « Saint-John Perse », Paris : Europe, pp. 6-15.

Discours prononcé de Paul Morand à l'Académie française :

<https://www.ina.fr/ina-eclairer-actu/video/caf97037352/reception-de-paul-morand-a-l-academie-francaise>

Discours écrit de Paul Morand à l'entrée de l'Académie française :

<https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-paul-morand>

本論文於 2022 年 10 月 31 日到稿，2023 年 1 月 11 日通過審查